

foule, ces tables de café, dehors comme au Palais-Royal, ces musiciens sur cette estrade les manches de leurs violons et de leurs contrebasses se profilant dans la verte transparence des ombrages, tout cela donne à cette allée un aspect tout à fait réjouissant d'estampe ancienne Saint-Aubin ou Debuycourt ; c'est sur des airs de menuet, de gavotte et de pavane que l'on devrait se promener ici, et pour ajouter à l'illusion, voilà que l'orchestre attaque le menuet de Boccherini.

Tout à coup un hourvari, un tumulte, des appels de trompes, des chevaux qui piaffent, qui hennissent et s'ébrouent en secouant leurs gourmettes, et, dans l'émoi de toutes les têtes levées, des consommateurs debout et des gars, en bérêt grimpés sur les bancs, l'irruption au grand trot de trois mails ; le luxe imprévu d'une cargaison de robes claires, de jaquettes à carreaux, de casquettes d'auto et de grands feutres à la Morès haut juchés sur les plates-formes. La boutonnrière fleurie, de parfaits gentlemen conduisent ; les paniers sont ostensiblement garnis de bouteilles de champagne.

Intéressés par les volants de dentelles et les ombrelles blanches, messieurs les officiers regardent. Les trois mails font révolution, l'effet cherché est obtenu.

Le défilé fait trois fois le tour des platanes et vient s'arrêter sous le balcon des Boccané-Moussac ; ici exubérance de gestes, d'attitudes et de petits cris :

— Est-ce qu'Iseult est prête, et Gontran, nous les attendons, dites-leur de descendre.

C'est tout le lot des petites Jacqueline, des Simone, des Marie-Anne et des Marie-Thérèse de la haute société d'Asté qui en grande tenue vient se révéler aux valseurs du soir. Pour impressionner aimablement ces messieurs, on a battu le ban et l'arrière-ban dans les villas et les hôtels ; tout ce qui porte une particule a été convié, c'est tout l'armorial des Pyrénées, depuis Cambo jusqu'à Pézenas qui défile la parade de vant l'armée.

Mathieu de Grault, le cousin de Jacqueline conduit le premier mail ; le comte Petitot, le second ; un jeune inconnu le troisième, quelque

Grand d'Espagne débarqué de la veille, ou prince italien pour le moins. Il y a là, s'avamment mêlés à toutes ces demoiselles groupées en corbeille, le petit Crétiniau, baron de cet hiver ; le marquis Vérone, le duc des Allettes et le prince Dapala, de Grenade, maigre et blond, l'air d'un lad de Maisons ou d'un palefrenier de Londres, pourri de chic, Grec par sa mère, Espagnol par son père, jonction qui a dû se faire à Nice, et meli mêlée aux plus authentiques noms du Languedoc, toute la noblesse de Nice et de Biarritz, tables de jeux et tables d'hôte.

Et ces demoiselles se cambrent et ces messieurs arrondissent le dos, écartent les bras du corps, affectent des lourdeurs rechignées d'entraîneurs, se gonflent à des carrures d'homme sport et de cheval, il faut que ces officiers voient qu'ils sont du même monde, et la reconnaissance sera à moitié faite quand on se retrouvera au casino, ce soir. Quand on prononce avec le même gargarisme de la gorge "automobile", "lawn-tennis", "tattersall" et "foot-ball", on est du même bâtiment, et puis il y a la manière de se serrer la main en l'élevant brusquement à hauteur de son nez, pendant que tout le buste se déclanche comme pour une figure de vieille mazurke, et mis l'ineffable manière de ravalier les syllabes en gongorisant "Bjour, msieu, bjour, m'dame". On ne se trompe pas à des signes de noblesse aussi certains : il est vrai que, passé Toulouse, personne ne comprend plus et que déjà à Bordeaux l'on pouffe en attendant ces gargouillades !

"Adieu, m'sieur, adieu, m'dame, à ce soir !" Ce sont toutes les petites Jacqueline, Marie-Anne, Simone, qui adressent leurs adieux aux Boccané-Moussac ; il faut bien que personne n'en ignore : "Au casino, ce soir ! Irez-vous au tennis, é cinq heures, chez Mme de Reverdy ?" Et ces messieurs rendent les rênes, les trois mails détalent ; au balcon, Mme de Mervé-Loris, la sœur de M. de Boccané, accorde des grâces surannées et charmantes de reine Amélie, en robe de moire gris-argent, voilée de dentelles noires. Délicieusement 1840 sous ses bandeaux poudrés, Mme de Mervé-Loris sourit à tout ce monde de son sourire d'aimable vieille... et toute cet e